



Un singulier Lorrain qui ne tue plus les mouches et rocke dans la chanson française comme on racle ses états d'âme. Métamorphose en roses et en épines. Maux à mots...

Son père avait fait le conservatoire – il était ténor et musicien –, Jean-Luc Kockler est un chanteur-musicien autodidacte. Son père était mécanicien, Jean-Luc est ingénieur informaticien. Des grains de sable dans la mécanique? «Ma grand-mère voyait d'un mauvais œil d'envoyer son fils à Nancy pour poursuivre des études musicales, et j'ai eu cela coûtait trop cher. A vrai dire, je crois qu'elle préférait que la relève soit assurée dans le garage familial...» Mais la musique à re-

chatouillé le fil? «J'avais ça plein la tête, avec mon père qui chantait à la maison et jouait de la trompette. Le père de ma mère, lui, jouait de l'harmonica. A 8 ans, je jouais de l'harmonica en colonnes de vacances. "Santiano" et tout ça... Mais quand, adolescent, j'ai voulu partir sur cette voie, mon père a dit non, on ne gâche pas sa vie avec ça...»

Vignes

Une vocation brisée? «Pas vraiment, car j'ai continué à jouer dans mon coin tout en passant mon bac.» La suite est une histoire de cours par correspondance et de cozeaux de vignes. «J'ai appris la guitare par correspondance à l'époque des 45-tours que l'on avait à la maison. Avec les quatre ou cinq accords que je connaissais, je me suis mis alors à composer et à jouer le soir dans les rues de Guenrange – c'est un petit village de Thionville, mon village natal, où l'on cultivait autrefois la vigne à la Côte des Roses – où la population pied-noire se retrouvait en musique après le travail.» Et de

note en note, voilà Jean-Luc chanteur dans un groupe de rock progressif, Chrysis, qui tournera cinq ans dans le grand Est de la France au début des années 70, en première partie entre autres des groupes Ange, Atoll, Mona Lisa, Triang'le ou Scorpions...

«Je m'y suis prêt les cordes vocales tant je chantais des trucs aigus sans avoir de technique.» Un charme inattendu dans cette voix qui suivra sa voie en écumant ensuite les salles de Moselle comme chanteur baniste de bals – «une expérience géniale, une véritable école» – avant de rejoindre, après un petit break pour décrocher son diplôme d'ingénieur, le groupe de rock-blues White Line comme chanteur. Mais de ce pluriel, Kockler-le-fou-des-mots va se révéler aussi singulier, le titre d'auteurs d'un album de textes forts et sensibles qu'il sortira en 2005* à la suite d'*Etats d'homme* (1997), son premier CD, né de la rencontre avec le poète Alphonse Pensa, et de *Cinq sur cinq* (2000).

La rage musicale reste souvent rock, les textes – les siens de peau, forage parfois amère, parfois douce. On voyage dans l'âme sans percer le mystère. On s'insinue dans sa poésie, transporté par ses notes qui n'hésitent pas à mélanger les genres et à innover. *Je ne tue plus les mouches** (2010), 100% Kockler, est entièrement réalisé et enregistré chez lui.

La suite est sans doute pour bientôt – un enregistrement live acoustique piano-guitare-voix? – car le Lorrain est très prolixe et se revoit prochainement sur scène. Les carnets se remplissent de mots et de notes comme des... abécilles qui vont butiner les fleurs de la Côte des Roses et que Jean-Luc, c'est sûr, ne pourra pas tuer...

ANNIE GASPARD

* J.-L. Kockler, «Je ne tue plus les mouches», 2009 (Autoprod.); «Singulier», 2005 (distrib. Musea). info: www.kockler.net, www.myspace.com/jeanluclockler.